

ERIK AXL SUND

# Trauma

LES VISAGES  
DE VICTORIA BERGMAN 2

roman traduit du suédois  
par Rémi Cassaigne

*ACTES SUD*



*À nous qui avons trahi.*



*Elle reste souvent le regard fixe, après quoi ses beaux yeux sont changés. Ils prennent un éclat mystérieux, incompréhensible. L'iris s'emplit de flammes tristes, un feu affamé qui cherche un combustible pour la lumière de l'âme, qu'elle ne s'éteigne pas. Personnellement, elle aurait préféré que nous ne fassions pas la fine bouche devant la mort : un dîner d'adieu et que tout finisse.*

HARRY MARTINSON, *Aniara*.



## Chute libre

Le cauchemar est vêtu d'un manteau bleu cobalt, un peu plus sombre que le ciel du soir au-dessus de Djurgården et la baie de Ladugårdsviken. Il est blond aux yeux bleus avec un petit sac à l'épaule. Les chaussures rouges trop petites blessent ses talons, mais elle a l'habitude, et les ampoules font désormais partie de sa personnalité. La douleur la garde éveillée.

Elle sait que pardonner suffirait à la libérer, elle et les pardonnés. Des années durant, elle a tenté d'oublier, toujours en vain.

Elle ne le voit pas elle-même, mais sa vengeance est une réaction en chaîne.

Une boule de neige s'est mise en mouvement voilà le quart d'une vie dans une cabane à outils du pensionnat de Sigtuna et l'a emportée avec elle avant de continuer à rouler vers l'inévitable.

On peut se demander ce que ceux qui ont serré la boule de neige entre leurs mains savent aujourd'hui de sa course. Probablement rien. Ils ont sans doute simplement tourné la page. Oublié l'événement comme si ce n'avait été qu'un jeu innocent qui avait commencé et fini là, dans cette cabane à outils.

Mais elle est en mouvement. Le temps pour elle n'y fait rien, il ne guérit pas les plaies.

La haine ne fond pas. Au contraire, elle durcit en cristaux de glace coupants qui entourent tout son être.

La soirée est un peu fraîche, et l'air rendu humide par les averses éparses qui se sont succédé au cours de l'après-midi. Des cris arrivent des montagnes russes, elle se relève, se dépoussière et regarde autour d'elle. Reste un instant immobile, inspire profondément et se souvient de ce qu'elle fait là.

Elle sait ce qu'elle doit faire.

Juste en dessous de la haute tour d'observation en travaux, elle aperçoit la scène, un peu plus loin. Deux vigiles emmènent un homme. À ses côtés court une petite fille en pleurs. Sans doute sa fille.

Les ampoules colorées du parc d'attractions jettent des reflets vifs sur l'asphalte mouillé.

Elle comprend que le moment d'agir est tout proche, même si ce n'était pas ce qu'elle avait prévu. Le hasard lui a facilité les choses. C'est si simple que personne ne comprendra ce qui s'est passé.

Elle voit le garçon un peu plus loin, seul devant la grille de la Chute libre.

Pardonner ce qui est pardonnable n'est pas pardonner, songe-t-elle. L'authentique pardon est de pardonner l'impardonnable. Ce dont seul Dieu est capable.

Le garçon a l'air perdu et elle se dirige lentement vers lui tandis qu'il tourne le regard ailleurs.

Par ce geste, il lui a rendu presque ridiculement facile de s'approcher en douce, et la voilà quelques mètres seulement derrière lui. Il lui tourne toujours le dos, comme s'il cherchait quelqu'un du regard.

Le vrai pardon est impossible, fou et inconscient, pense-t-elle. Et comme elle s'attend à ce que les coupables montrent des remords, il ne pourra jamais s'accomplir. La mémoire est et demeure une plaie qui refuse de guérir.



Elle attrape fermement le garçon par le bras.

Il sursaute et se tourne tandis qu'elle lui enfonce la seringue dans l'avant-bras gauche.

Quelques secondes, il la regarde, étonné, avant que ses jambes ne se dérobent. Elle le retient et l'assoit doucement sur un banc voisin.

Personne ne l'a vue faire.

Tout est parfaitement normal.

Elle sort quelque chose de son sac et le place soigneusement sur son visage.

Le masque en plastique rose représente le groin d'un cochon.

## Gröna Lund

La commissaire Jeanette Kihlberg sait précisément où elle était quand elle a appris l'assassinat du Premier ministre Olof Palme : dans un taxi à mi-chemin de Farsta, à côté d'un homme qui fumait des menthols. Une fine pluie et la nausée d'avoir bu trop de bières.

Thomas Ravelli qualifiant de justesse aux tirs au but la Suède face à la Roumanie lors de la Coupe du monde de 1994, elle l'avait vu sur une télévision noir et blanc d'un bar de Kornhamnstorg, et le patron avait offert sa tournée.

Quand l'*Estonia* avait coulé, elle était alitée avec une grippe, en train de regarder *Le Parrain*.

Ses souvenirs les plus précis sont également le concert des Clash au stade de Johanneshov, un baiser collant de gloss à une boum en primaire et la première fois qu'elle a ouvert la porte de la villa de Gamla Enskede en se disant qu'elle était chez elle.

Mais l'instant de la disparition de Johan restera à jamais une tache noire. Cinq minutes disparues. Volées par un poivrot au parc d'attractions de Gröna Lund. Par un plombier de Flen en goguette dans la capitale.

Un pas de côté, le regard en l'air. Johan et Sofia sont en train de monter dans la nacelle, et elle a le vertige alors qu'elle est en sécurité au sol. Un vertige inversé. La

tour semble si fragile, les sièges si rudimentaires et les risques d'une défaillance technique si catastrophiques.

Puis soudain un bruit de verre cassé.

Des cris.

Quelqu'un pleure, Jeanette voit la nacelle continuer à s'élever. Deux hommes se bousculent et Jeanette s'apprête à intervenir. Jeanette jette un coup d'œil vers le haut. Les jambes de Johan et Sofia vues d'en dessous. Ballantes. Quelque chose fait rire Johan.

Bientôt tout en haut.

"Je vais te tuer, salopard!"

Jeanette voit que l'un des hommes ne se contrôle pas. L'alcool a rendu ses jambes trop longues, ses membres trop raides et son système nerveux trop lent.

Il trébuche et s'étale de tout son long.

La nacelle s'immobilise.

L'homme se relève, le visage écorché par les graviers et l'asphalte.

Des enfants pleurent.

"Papa!"

Une petite fille, pas plus de six ans, avec une barbe à papa rose à la main.

"Allez, on y va? Je veux rentrer!"

L'homme ne répond pas, regarde autour de lui à la recherche de son adversaire, de quelqu'un sur qui déverser sa frustration.

Par réflexe policier, Jeanette agit sans hésiter. Elle attrape l'homme par le bras. "Hé là! dit-elle doucement, du calme!" Elle veut le ramener à la raison. Pas avoir l'air de lui faire des reproches.

L'homme se tourne et Jeanette voit ses yeux troubles et injectés de sang. Tristes et déçus, presque honteux.

"Papa..." répète la petite fille, mais l'homme ne réagit pas, les yeux dans le vague.

“Mais t’es qui, toi, putain?” Il se dégage. “Va te faire foutre!”

Son haleine est chargée, ses lèvres couvertes d’une écume blanchâtre.

“Je voulais seulement...”

Au même moment, là-haut, elle entend la nacelle se détacher, et les cris ravis de joie mêlée de peur détournent un instant son attention.

Elle voit Johan, les cheveux dressés sur la tête hurlant bouche bée.

Et elle voit Sofia.

Elle entend la petite fille. “Non, papa, non!”

Mais elle ne voit pas l’homme lever le bras.

La bouteille atteint Jeanette au-dessus de la tempe. Elle titube. Du sang coule sur sa joue. Mais elle ne perd pas connaissance, au contraire.

D’une main sûre, elle fait une clé à son agresseur et le plaque à terre. Un vigile du parc d’attractions vient bientôt lui prêter main-forte.

C’est alors, cinq minutes plus tard, qu’elle le découvre : Johan et Sofia ont disparu.

Trois cents secondes.

## Waldemarsudde

Comme ces gens privés de bonheur toute leur vie durant et pourtant capables de toujours garder espoir, Jeanette Kihlberg nourrit dans sa vie professionnelle une hostilité sans partage à la moindre expression de pessimisme.

Voilà pourquoi elle n'abandonne jamais et pourquoi elle réagit ainsi quand l'inspecteur Schwarz la provoque en se plaignant ostensiblement du mauvais temps, de la fatigue et de l'absence de progrès dans la recherche de Johan.

Jeanette Kihlberg voit rouge.

“Mais, merde! Dégage, rentre chez toi, tu nous sers à rien là!”

Effet garanti. Schwarz recule, la queue entre les jambes, et à ses côtés Åhlund n'en mène pas large. Sous le coup de la colère, sa plaie à la tempe l'élançait sous le bandage.

Jeanette se calme un peu, soupire et d'un geste chasse Schwarz. “Compris? Tu es dispensé de ton service jusqu'à nouvel ordre.”

“Allez, viens...” Åhlund entraîne Schwarz par le bras.

Après quelques pas, il se retourne vers Jeanette et s'efforce d'avoir l'air positif. “On va se joindre aux autres du côté de Beckholmen, on sera peut-être plus utiles là-bas?”

— Vas-y toi, pas lui. Schwarz rentre chez lui. “Compris?”

Åhlund hoche la tête en silence et Jeanette se retrouve bientôt toute seule.

Les yeux creusés, transie de froid, elle attend à la pointe du musée Vasa l'arrivée de Jens Hurtig qui, apprenant la disparition de Johan, a aussitôt interrompu ses vacances pour participer aux recherches.

En voyant un peu plus tard la voiture de police banalisée approcher lentement, elle sait que c'est lui, accompagné d'une autre personne : un témoin qui affirme avoir vu un jeune garçon seul près de l'eau la veille au soir. Par radio, Hurtig ne lui a pas donné grand espoir. Pourtant elle s'y accroche, vaille que vaille.

Elle essaie de se ressaisir et de reconstituer la chronologie de ces dernières heures.

Johan et Sofia avaient disparu, d'un coup. Au bout d'une demi-heure, elle avait dans les règles de l'art fait appeler Johan dans les haut-parleurs du parc d'attractions, puis avait attendu à l'accueil, sur les nerfs. Au moindre indice lui rappelant Johan elle se précipitait, pour chaque fois revenir bredouille. Quelques vigiles étaient arrivés juste avant que les derniers soubresauts d'espoir n'aient raison d'elle : ils étaient repartis ensemble chercher au hasard. Ils avaient alors trouvé Sofia étendue sur le gravier d'une allée, au milieu d'un attroupelement à travers lequel Jeanette s'était frayé un passage en jouant des coudes. Ce visage dont l'instant précédent elle attendait le salut avait au contraire renforcé son inquiétude et son incertitude. Sofia était dans un état second. Jeanette doutait même qu'elle soit capable de la reconnaître, et encore moins de leur indiquer où était Johan. Jeanette n'était pas restée près d'elle, il fallait qu'elle continue à chercher.

Une autre demi-heure était passée avant qu'elle ne contacte ses collègues de la police. Mais ni elle, ni la

vingtaine de policiers qui avaient dragué la baie aux abords du parc d'attractions et organisé une battue à travers Djurgården n'avaient trouvé Johan. Pas non plus les voitures qui avaient patrouillé le centre-ville avec son signalement.

Et l'appel à témoins sur les radios locales, sans résultat jusqu'à quarante-cinq minutes plus tôt.

Jeanette sait qu'elle a agi correctement, mais comme un robot. Un robot paralysé par ses sentiments. La contradiction même. Dure, froide et rationnelle en surface, mais guidée par des impulsions chaotiques. La colère, l'irritation, la peur, l'angoisse, la confusion et la résignation ressenties au cours de la nuit se fondent en une masse indistincte.

Le seul sentiment consistant est celui de son insuffisance.

Et pas seulement vis-à-vis de Johan.

Jeanette pense à Sofia.

Comment va-t-elle ?

Jeanette l'a appelée plusieurs fois, sans résultat. Si elle savait quelque chose de Johan, elle se serait certainement manifestée ? Ou bien a-t-elle besoin de rassembler ses forces pour dire ce qu'elle sait ?

Et merde, laisse tomber ça, pense-t-elle en chassant l'impensable. Concentre-toi.

La voiture s'arrête, Hurtig descend.

"Merde. Ce n'est pas beau à voir." Il montre d'un geste sa tête bandée.

Elle sait que ça a l'air plus grave que ça ne l'est réellement. La plaie causée par la bouteille a été recousue sur place et le bandage est couvert de sang, comme sa veste et son tee-shirt. "T'inquiète pas, ça va, dit-elle. Tu n'étais pas obligé d'annuler tes vacances à Kvikkjokk à cause de moi."

Il hausse les épaules. “Arrête ton char. Et qu’est-ce que je foutrais, là-haut? Des bonshommes de neige?”

Pour la première fois depuis douze heures, Jeanette sourit. “Tu étais arrivé où?”

— Långsele. J’ai juste eu à descendre sur le quai et sauter dans un bus vers le sud.”

Une accolade rapide. Rien besoin d’ajouter, elle sait qu’il a compris sa profonde gratitude.

Elle ouvre la portière et aide la vieille dame à descendre de voiture. Hurtig lui a montré une photo de Johan : son témoignage est vague. Elle n’a même pas su indiquer la couleur des vêtements de Johan.

“C’est là que vous l’avez vu?” Jeanette montre le rivage pierreux près du ponton où le bateau-phare *Finngrund* est amarré.

La vieille dame hoche la tête en grelottant de froid. “Il était couché au milieu des cailloux, il dormait, je l’ai secoué. C’est du joli, je lui ai dit. Ivre, si jeune et déjà...”

— Oui, oui, s’impatiente Jeanette. Et il a dit quelque chose?

— Eh non, juste grogné. S’il a parlé, je n’ai rien entendu.”

Hurtig sort deux photos de Johan et les lui montre à nouveau. “Et vous n’êtes pas certaine que ce soit ce garçon-là?”

— Ben non, comme je disais, c’est la même couleur de cheveux, mais le visage... Difficile à dire. C’est qu’il était ivre.”

Jeanette soupire, puis les précède sur le sentier qui longe la grève. Ivre? Johan? N’importe quoi!

Elle aperçoit Skeppsholmen, de l’autre côté, nimbé dans une brume grise.

Putain, comment peut-il faire aussi froid?



Elle descend vers le rivage et grimpe sur les rochers. “C’était là qu’il était? Vous en êtes certaine?”

— Oui, affirme la vieille femme. À peu près là.”

À peu près? pense Jeanette, découragée, en la regardant essuyer ses grosses lunettes sur la manche de son manteau.

Elle sent le désespoir l’envahir. Tout ce qu’ils ont, c’est une petite vieille qui n’y voit pas clair. Jeanette aura beau faire, c’est tout simplement un piètre témoin.

Elle s’accroupit, à la recherche d’une trace attestant la présence de Johan. Un vêtement, son sac, les clés de la maison. N’importe quoi.

Mais elle ne voit que des rochers lisses, polis par les vagues et la pluie.

Hurtig se tourne vers la vieille femme. “Et après, il est parti d’ici? Vers Junibacken?”

— Non...” La femme sort un mouchoir de son sac à main et se mouche bruyamment. “Il est parti en titubant. Tellement ivre qu’il tenait à peine debout...”

Jeanette perd son calme. “Mais il est bien parti dans cette direction? Vers Junibacken?”

La vieille dame opine du chef et se mouche à nouveau.

Au même moment passe un véhicule de secours en route vers l’intérieur de l’île, à en juger par sa sirène.

“Encore une fausse alerte?” demande Hurtig en regardant le visage fermé de Jeanette, qui secoue la tête, découragée.

C’est la troisième fois qu’ils entendent la sirène d’une ambulance, et aucune des précédentes ne concernait Johan.

“J’appelle Mikkelsen, dit Jeanette.

— La criminelle? s’étonne Hurtig.

— Oui. À mes yeux, il est plus apte à s’occuper de ce genre d’affaires.” Elle se lève et retourne à grandes enjambées vers la route.

“Un crime sur mineur, tu veux dire?” Hurtig semble regretter ses propos. “Enfin, je veux dire, on ne sait pas encore de quoi il s’agit.

— Peut-être pas, mais ce serait une erreur de ne pas envisager cette hypothèse. C’est Mikkelsen qui a coordonné les recherches sur Beckholmen, Gröna Lund et Waldemarsudde.”

Hurtig hoche la tête et la regarde, compatissant.

Laisse tomber, songe-t-elle en regardant ailleurs. Je ne veux pas de ta foutue pitié. Sinon je vais craquer.

“Je l’appelle.”

En prenant son portable, Jeanette constate qu’il est mort et, au même moment, la radio se met à grésiller dans la voiture de Hurtig, à une dizaine de mètres.

Un poids sur la poitrine, elle comprend.

Comme si tout le sang de son corps descendait et voulait la plaquer à terre.

On a retrouvé Johan.